

**Pierre BRUNO**

**Isabelle MORIN**

**Marie-Jean SAURET**

*PSYCHANALYSE, dans ce premier numéro, donne la parole à Pierre Bruno, Isabelle Morin et Marie-Jean Sauret, qui ont pris l'initiative, en janvier 2002, de créer l'Association de psychanalyse Jacques Lacan. L'histoire de cette partition à rebondissements est partiellement retracée dans cet entretien. Elle devrait conforter ceux qui pensent qu'à plus d'un élément, une association de psychanalyse n'est pas viable, sauf que cette aporie est justement traitée ici. En tout cas, la salubrité de la division n'est plus contestable si elle conditionne la clarté sur l'enjeu psychanalytique, par exemple, dans l'actualité : la délégation par l'État à quelques sociétés « savantes » du soin de dire qui est et qui n'est pas psychanalyste peut-elle abolir la psychanalyse ? La suite au prochain numéro.*

*Psychanalyse : Vous avez refusé d'entrer dans l'École de psychanalyse du champ lacanien, qui était l'École des forums. Pourquoi, puisque vous aviez participé activement et au départ de l'École de la Cause freudienne et à la construction des Forums ? Vous avez d'autre part créé une association qui s'appelle l'Association de psychanalyse Jacques Lacan. Qu'est-ce qui vous a conduits à cette décision ?*

*Isabelle Morin : Nous avons fait partie de ceux qui étaient au premier rang de l'insurrection de 1998 au sein de l'ECF\*. Il y avait eu d'autres départs avant nous, en particulier de ceux qui ont fondé l'École de psychanalyse Sigmund Freud. Nous ne nous connaissions pas très bien encore, tous les trois, à l'époque, mais nous nous rejoignons sur un certain nombre d'accords, d'une part notre opposition à mettre la psychanalyse sous la coupe de la politique et d'autre part par rapport à la passe. Il me semble que nous considérions tous les trois que la passe était essentielle pour l'avenir de la psychanalyse en*

intension bien sûr, mais aussi pour ses crises, puisque ce sont sans doute les modifications de la fin de l'analyse qui ont quelque chance de permettre un autre lien social. Il y a eu, si on prend les choses chronologiquement, d'abord le débat au collège de la passe : les clivages sont apparus nettement à cette époque. Deux positions totalement divergentes concernant la passe sont apparues très clairement, cependant ces disparités ont non pas servi à débattre mais à nous opposer de façon à la fois violente et sourde. Là, à mon sens, le virage a été raté définitivement et sans possibilité de retour.

*Pierre Bruno* : Il y a eu des choses très précises... Mais, concernant notre sortie de l'ECF\*, ce qui me frappe sur le fond, c'est qu'elle s'est faite dans une démarche d'opposition clandestine. On a commencé à se réunir très tôt, dès la fin 1996 me semble-t-il, dès après Bruxelles, à quatre, et même un peu avant.

*Marie-Jean Sauret* : Je suis arrivé un peu après.

*P. B.* : Le nombre des « clandestins » a grandi petit à petit. Je n'étais pas à l'origine du choix de la clandestinité. Cependant, j'ai accepté cette démarche-là. À un moment donné, nous avons abouti à des conclusions, qui étaient, le moment est venu, d'un point de vue stratégique, de sortir de l'AMP\*, et nous avons donc beaucoup réfléchi sur le moment qu'il fallait choisir pour sortir, les alliés que nous avons, etc. J'ai participé à cette démarche de façon loyale. Mais je remarque que, concernant la création de l'APJL\*, cela s'est passé d'une façon radicalement différente. Parce que c'est le dernier jour, c'est-à-dire le jour où nous avons décidé de ne pas entrer dans l'EPCL\*, que nous nous sommes appris les uns les autres que nous avons décidé de ne pas entrer. Et le fait d'avoir ensuite créé l'APJL\* s'est décidé aussi sans aucune démarche groupale, pour que chacun puisse se décider individuellement sans se dire : je le fais parce qu'un tel le fait, ou parce que nous sommes nombreux. Chacun a pris sa décision personnellement, et cette façon de faire est la marque de naissance de l'APJL\*. Mais une fois que nous avons décidé de le faire, nous n'avons pas hésité à dire que nous créons une association, c'est-à-dire prendre la part de responsabilité qu'on a quand on fonde quelque chose, et non pas faire une société prétendue anonyme. En soulignant cette opposition des deux démarches, je ne regrette pas d'avoir participé à la première, parce qu'il m'a fallu cette expérience pour tirer les conséquences que je tire aujourd'hui. Enfin, il faut, concernant cette expérience, rappeler la séquence décisive de la création, à Toulouse, de l'Association Freud avec Lacan, avant même la constitution des Forums, parce que rien n'a été, dans la modalité de cette création, clandestin, bien au contraire. Le texte signé par la quasi-totalité des membres

de l'ACF\*-Toulouse Midi-Pyrénées concluait non pas un complot mais une résistance.

*M.-J. S.* : Je crois, effectivement, que les modalités de traitement de la crise ont mis la question du pouvoir au premier plan. Mais il me semble que des raisons différentes animaient les « clandestins » dont Pierre Bruno parle et dont certains ont gardé le goût du secret, d'ailleurs. Ce que nous pourrions même appeler « conspiration » est simplement une réponse symptomatique conforme à la logique d'une institution qui entendait contrôler tout ce qui se disait à son sujet et même au-delà : c'est l'institution qui a qualifié de conspiration les propos qui lui échappaient – ce qui n'empêche pas ceux qui se repèrent dans le discours du maître de s'identifier à cette posture du conspirateur. Car il y avait, parmi les personnes critiques, celles pour qui tout était une affaire de pouvoir : ce qui n'allait pas se réduisait au mode non démocratique d'organisation et au fait d'être maltraité par celui ou ceux qui détenaient ce pouvoir. Et pour d'autres, ce qui n'allait pas résidait dans le fait que le pouvoir était, selon eux, antinomique avec le développement de la psychanalyse – et c'est plutôt là la référence à la résistance qui s'imposerait. Cette distinction est précieuse parce qu'on va s'apercevoir à la sortie de l'AMP\* que nous ne sommes pas tous sortis pour les mêmes raisons.

D'autre part, nous avons dit, avant d'afficher notre refus de l'École des forums, quelle était notre critique, on l'a fait, et nous n'étions pas les seuls – je parle des Forums – à Rio. Je me rappelle avoir écrit un article dans *Link*, où j'avais vraiment précisé les choses en indiquant que je ne savais pas quelles conséquences j'en tirerais. En effet, je ne savais pas, je peux dire huit jours avant, que je n'entrerais pas. Cette différence d'appréciation des personnes avec lesquelles nous parlions chacun était d'ailleurs un élément de la réflexion, de la logique collective qu'il fallait restaurer contre l'échéance administrativement fixée de la création de l'École des forums.

La dernière remarque, c'est que le fait d'avoir annoncé avant ce qu'on faisait ou ce qu'on ne faisait pas n'est pas l'équivalent avec le fait de le faire ou de ne pas le faire. Parce qu'un certain nombre de nos collègues avaient dit publiquement auparavant qu'ils n'entreraient pas dans cette école et ils y sont quand même entrés. Et personne n'a de grief contre ceux qui y sont entrés malgré ce qu'ils avaient annoncé. En revanche, à nous qui ne sommes pas entrés, on vient demander des comptes, y compris sur le mode de : « On a voté pour ta proposition [la proposition défendue par Pierre Bruno] ; si vous nous aviez dit que vous n'entriez pas, peut-être qu'on vous aurait suivis »... On ne va pas revenir dessus, mais c'est quand même le fait que l'on puisse choisir d'entrer ou de ne pas entrer qui donne la dimension d'acte, un acte qui permet à

chacun de soutenir son rapport à la psychanalyse. La surprise de nos collègues devant notre non-entrée révèle qu'il n'y avait dans leur esprit qu'une seule réponse : entrer. Le paradoxe, c'est qu'en n'entrant pas, nous avons redonné un peu de crédit à ce qui se disait abusivement partout, qu'entrer était un acte. Entrer est un acte que parce qu'on n'y est pas entrés. Il faut bien dire les choses. À ce moment-là, les gens se sont aperçus qu'ils auraient pu ne pas entrer. D'ailleurs tous ceux qui disent « Ah ! mais si vous nous l'aviez dit... », qu'est-ce qu'ils attendent pour sortir, après tout ? Or, nous ne nous sommes pas posé la question en termes de sortir ou d'entrer, mais en termes de : on ne peut pas entrer dans une école qui n'est pas fondée par notre adhésion. La théorie officielle était qu'on ne fonde pas une école de psychanalyse, et que seul Lacan pouvait le faire et l'avait déjà fait. Or, cette thèse de la fondation de l'école exclusivement par Lacan est en quelque sorte interprétée par la position des mêmes qui proposent que soient reconnues par les pouvoirs publics les associations de psychanalyse qui ont un lien de filiation avec la première créée par Freud ! Il y a là quelque chose d'extrêmement problématique, qui rejoint la discussion sur ce que pourrait être une association qui convienne au discours analytique : c'est qu'il n'y a de psychanalyse – que ce soit la cure ou l'école – qu'à la condition d'être refondée par chacun, c'est-à-dire, justement, de parier sur la séparation d'avec quelque père que ce soit et non sur une éternisation de l'aliénation « familiale ».

*I. M.* : Une chose m'a frappée à cette époque : l'accusation de certains de les avoir trahis alors que la seule chose que l'on puisse trahir, c'est le désir qui nous anime, ce n'est pas l'autre. Sinon, l'autre pourrait faire n'importe quoi, nous serions tenus à le suivre. C'est un point que nous avons déjà rencontré à l'ECF\*.

*P. B.* : Après que nous avons créé l'APJL\*, j'ai discuté avec beaucoup de collègues qui n'avaient pas pris la même option que nous, et j'ai développé des arguments qui avaient suffisamment sensibilisé mes interlocuteurs pour qu'ils me disent : « Mais pourquoi tu n'as pas dit ça avant, pourquoi n'êtes-vous pas venus au moment de la création de l'école pour discuter, pour exposer ces arguments-là », etc. J'ai répondu alors une chose très simple : ces arguments-là, je les avais pensés depuis que j'avais participé à la création de l'APJL\*. C'est-à-dire que la création de l'APJL\* m'avait redonné à cet égard une liberté de pensée que j'avais perdue à l'ECF\* et que j'avais continué à perdre dans les Forums. Parce qu'il me semble que la liberté d'expression, c'est une chose, mais ce n'est pas l'essentiel. L'essentiel, c'est la liberté de pensée. Les institutions sont faites justement pour limiter la liberté de pensée.

*I. M.* : En fait, personne ne semblait imaginer qu'au dire puisse succéder l'acte.

*P. B.* : Cela a été entendu après.

*I. M.* : Nous avons essayé dans le comité d'orientation des Forums. Juste avant notre sortie, avec Marie-Jean, nous avons écrit un article chacun publié dans *Link*. Ces deux articles étaient très précis. Nous y avançons des choses qui auraient dû porter à conséquence, et ça n'a pas eu d'effet. Pourquoi la parole, pour des analystes, n'a pas d'effet ? C'est tout de même assez ennuyeux. Quand nous sommes sortis de l'ECF\*, je me rappelle un article de Danièle Silvestre dont le titre était : « À quoi ça sert de parler ? » J'ai demandé à certains collègues : « Comment voulez-vous, avec tout ce que nous avons dit, avec les positions que nous avons, que nous entrions dans l'École des forums ? »

*M.-J. S.* : À ce propos, il y aurait plusieurs choses à dire. Les Forums, comme l'AMP\*, se sont finalement cristallisés dans une certaine forme de discours et ont fait la promotion de quelques maîtres.

*P. B.* : De quelques *leaders* plutôt ? Parce que le terme « maître » est ambigu. Je n'ai rien contre ceux qui m'apprennent quelque chose.

*M.-J. S.* : De quelques *leaders*, effectivement. Je crois que la correction est tout à fait précieuse, mais, cela dit, ce que nous ne mesurons pas bien, c'est que cela a transformé ce que nous disions, quelquefois à notre corps défendant, en porte-voix du *leader*. Le meilleur exemple a été tout le débat qui a porté sur les conceptions d'école : j'ai aujourd'hui l'impression que ce débat ne pouvait se développer qu'à édulcorer le réel qui faisait qu'il y avait deux points de vue, de façon à faire servir l'un à l'autre. Pourtant, notre non-entrée dans l'École a pu être une chance. En tout cas, des analysants m'ont dit – et j'en suis encore un peu étonné – que notre non-entrée leur permettait d'espérer. C'est une chose qui m'a surpris. Parce que, quand nous ne sommes pas entrés, nous n'avions pas décidé que nous quitterions les Forums. En tout cas, pas moi. Les Forums avaient prévu la liberté d'initiatives internes que chacun pourrait avoir pour soutenir son orientation. Et j'avais compris cela comme quelque chose qui aurait pu donner chance au nouveau, au minoritaire, au singulier. Sauf que cela ne se décrète pas...

*P. B.* : Cela étant, je considère qu'il fallait faire cette expérience de l'inadéquation de la démocratie à la psychanalyse, non pas pour revenir en deçà de la démocratie, mais pour essayer de voir comment nous pouvons penser les choses au-delà de la démocratie. J'ai pris ma décision de ne pas entrer dans

l'École des forums en prenant acte de ce qu'une proposition de recherche sur laquelle j'avais réuni un embryon de collectif était l'objet d'une fin de non-recevoir. Une séparation vaut mieux qu'un divorce entre le faire et le dire, et elle fait l'économie de la haine, comme de la rage.

*M.-J. S.* : Pour conclure ce que je souhaitais dire à ce propos : évidemment, on se retrouvait dans cette position d'être emporté par quelque chose du réel de la psychanalyse propre à chacun, inlogeable dans les Forums, dans l'École des forums, ou, pour être plus précis, impossible à loger dans les Forums à cause de leur suture par le type d'école adopté. Mais ce qui est nouveau, c'est de vérifier la fécondité de ce réel à partir du moment où nous renonçons à toute conception institutionnelle qui nous conduirait à nous considérer comme propriétaires de ce réel. C'est à partir de ce quelque chose qui d'un certain point de vue, pour nous, a fait voler en éclats le mode d'organisation proposé par les Forums pour son école que nous essayons de repenser une association qui soit au service du discours analytique.

*I. M.* : Nous avons cette idée qu'une association pour la psychanalyse devait fonctionner et s'organiser autrement qu'avec un *leader*. Il y a maintenant deux planètes chez les psychanalystes : ceux qui veulent laisser la place à ce désir avec les risques que cela comporte et ceux qui veulent un chef aux commandes, avec toutes les conséquences que nous connaissons parfaitement. Un chef aux commandes, c'est ce qui est attendu par l'hystérique pour le dénoncer ou par l'obsessionnel pour s'en faire le valet. Certains psychanalystes ont la conviction que, sans ce type de structuration, de hiérarchie, sans chef suprême, il est impossible de faire tenir des psychanalystes ensemble. C'est le rapport à la psychanalyse qui noue ou défait les liens entre analystes.

*P. B.* : C'est-à-dire ?

*I. M.* : Il y a un point d'intraitable. Je considère que sur certains choix décisifs nous sommes séparés. Ces choix pour la psychanalyse ne seront pas sans conséquence et on les retrouve dans le débat sur la réglementation de la psychanalyse. Ces positions sont des conséquences de la fin d'une analyse et du traitement de la figure du père.

*P. B.* : Un des critères de réussite de l'APJL\* sera justement notre capacité à ne pas nous transformer en énième armée psychanalytique puissante et que l'on craint à l'extérieur, mais de faire que quelque chose dans le mouvement psychanalytique change. Le supplémentaire, c'est, à cet égard, ne pas raisonner en termes de camps – on sait jusqu'où peut aller la sinistre résonance de ce

terme –, mais être capables d'entendre les collègues avec lesquels nous sommes en désaccord de la même façon que nous essayons d'entendre nos analysants. Il faut bien que quelqu'un commence.

*I. M.* : C'est ce qui est visé, mais nous allons rencontrer des difficultés.

*P. B.* : Comment se faire entendre ? C'est la même question que celle que se pose un psychanalyste dans la direction de la cure. Comment ce qu'il dit peut avoir un effet sur le sujet ? Ce n'est pas du tout dans la justesse de ce qu'il dit. Le juste dire ne va pas sans le bon moment. C'est ce que Lacan appelle le parêtre. J'ai découvert cela récemment, et je trouve que c'est effectivement la seule chose dont on soit responsable. J'ai longtemps été sourd à ce que disait Lacan de son « échec », parce qu'il me paraissait de peu de poids au regard du succès de son enseignement. Il me paraît aujourd'hui qu'il faut entendre qu'il y a bien eu échec – échec à garantir que l'avancée de Lacan soit préservée et continuée. À nous d'éviter le mat et/ou de rejouer la partie.

*Psychanalyse : Quelle forme d'association conviendrait à ceux qui se réfèrent à la psychanalyse – c'est-à-dire aussi bien les psychanalystes que les psychanalysants, que ceux qui se sentent concernés par la psychanalyse – pour que le lien associatif ne fasse justement pas obstacle au développement de la psychanalyse telle que vous la concevez... et la pratique ?*

*P. B.* : Je vais faire une remarque introductive qui est, partiellement, une redite : pourquoi le postfreudisme, en dépit de tous ses défauts – et la critique qui en a été faite par Lacan reste irremplaçable et absolument incontestable –, a su préserver une part vivante de recherche psychanalytique, Lacan étant d'ailleurs peut-être le meilleur exemple, à savoir que le postfreudisme a permis l'émergence de quelqu'un comme Lacan ?

*I. M.* : En même temps, on remarque que c'est le fait même de l'avoir éjecté qui lui a donné une place et une liberté lui permettant de renouveler la psychanalyse.

*P. B.* : Oui... sa chance de ne pas figurer, à un moment donné, pour évoquer l'actualité, sur une liste de psychanalystes agréés par les associations existantes. Cette stérilisation concernant le postlacanisme est-elle due, comme certains quelquefois en avancent l'idée, à la forme qu'aurait prise l'enseignement de Lacan, à un point aveugle de son enseignement, ou bien est-elle due à autre chose ? De mon point de vue, c'est dû, en tout cas à un premier niveau, au fait que, après la mort de Lacan et après la dissolution de l'École freudienne de

Paris\*, on a assisté à un éclatement, ce qui est une chose, mais surtout à un cloisonnement des associations de psychanalyse. Ce cloisonnement s'est traduit par le fait que quand on appartenait à une association, on faisait de cette dernière le monde lui-même, et on ne parlait plus avec les psychanalystes des autres associations. Et comme, dans chacune des associations, par une sorte de processus de formation groupale, il y avait toujours un chef qui tenait la baguette, on a assisté finalement à la mise en place de doxas parallèles, on pourrait dire de dogmatismes parallèles, de sociétés savantes, et c'est comme ça que votre fille est devenue muette. Je trouve cependant une vertu à cet « essaimage » (pour emprunter ce terme mis en valeur par Érik Porge), mais à condition que le rapport de chacun à la psychanalyse prime sur son éventuelle appartenance associative, sinon l'association s'institutionnalise et les associés en deviennent des rouages. Or, ce risque est d'autant plus terrible que le transfert est quelquefois instrumentalisé par les psychanalystes dans ce sens, étant donné que rien n'est plus facile, pour un analyste, que de convaincre un analysant que sa réticence à l'institutionnalisation est d'origine névrotique.

*M.-J. S.* : Je ne sais pas trop ce qu'on pourrait ajouter ! J'avais l'idée que, quand les premiers psychanalystes ont créé l'IPA\*, ils ne l'ont créée contre personne, ils l'ont créée pour y loger la psychanalyse. Donc la question ne se posait pas en termes d'y enfermer le discours analytique. On n'enferme pas le discours analytique dans une chasse gardée, on ne l'enferme pas tout court. D'ailleurs, Freud en 1910 avait pensé amener les psychanalystes à se regrouper dans une association humanitaire, présidée par un pharmacien. L'idée était tellement saugrenue, c'est Jones qui le rapporte, que son entourage se demandait ce que Freud avait dans la tête. Puis c'est Ferenczi qui l'a amené à mettre un peu d'ordre là-dedans, à laisser tomber le pharmacien et à faire une association de psychanalystes. Effectivement, on peut dire que l'histoire de la psychanalyse jusqu'à Lacan est une histoire d'hérésie, de toute façon. C'est-à-dire que tous ces grands noms de la psychanalyse étaient des gens qui ne faisaient que... s'engueuler et le fait même qu'ils s'engueulaient était la preuve qu'ils tournaient... autour de quoi ? D'un réel, auquel ils tenaient *mordicus*, qu'ils n'arrivaient pas à loger dans ce qui tendait en effet à se figer dans l'orthodoxie. Après tout, cela dérangeait la psychanalyse, jusqu'à Lacan... Jusqu'à ce que leur boutique se sclérose et que Lacan en soit exclu, parce que, tout d'un coup, quelque chose de ce réel est apparu non seulement inlogeable dans l'association psychanalytique mais incompatible avec l'institution. Même si lui, Lacan, va mettre sa vie à en tirer les conséquences...

C'est très intéressant de remarquer ce qu'il dit de cette sortie : il ne la prend pas comme un accident. Il considère que c'est un vrai problème qui se

pose à lui, de savoir ce qui garantit un enseignement, à partir du moment où c'est celui qui le lui garantissait qui lui retire cette garantie. C'est ce constat qui lui permet de s'interroger : sur quoi je m'autorise ? Et il extrait la question du désir de l'analyste, dans le *Séminaire XI*, à nouveaux frais (par rapport à ce qu'il introduit dans le séminaire sur le transfert) comme ce sur quoi il a été rejeté de l'orthodoxie institutionnelle ! Cela s'est joué en deux temps, en 1953 et en 1964. C'est sur cette extraction du désir de l'analyste que Lacan s'est autorisé à poursuivre. Pour moi c'est un élément essentiel. Il y en a un autre. Je pense aussi que le monde est beaucoup plus large que la psychanalyse et que les psychanalystes après Lacan sont impardonnables d'avoir voulu garantir le discours analytique. Bien qu'ils répètent qu'il n'y a pas de psychanalystes mais « du » psychanalyste, ils ne cessent de tenter d'en garantir l'existence par la forme du discours (explicitement revendiqué comme non analytique) qu'ils donnent à leurs institutions. Il y a là une sorte d'emprisonnement, qui fait que les scissions ne sont jamais – après tout, cela permet peut-être de les interpréter de façon positive – que l'essaimage, qui vient d'être évoqué, de la cause analytique : il démontre que, quelles que soient les institutions, il y a des personnes qui ne peuvent pas, ne veulent pas céder sur leur rapport singulier au discours analytique et qui préfèrent s'en aller pour tenter une expérience associative nouvelle susceptible de leur permettre de tirer les conséquences de ce rapport...

Le problème est que, je crois, nous en sommes à une autre étape : nous ne pouvons plus nous accommoder de la seule affirmation qu'il y a du psychanalyste avec celui qui essaime sans nous situer nous-mêmes par rapport à la raison de l'essaimage, et sans traiter l'essaimage lui-même. Je crois que l'école ou l'association d'aujourd'hui, c'est celle qui liera sur le fond la réinvention de la psychanalyse à la forme qui convient au discours analytique, non pas pour l'adapter au lien social, bien au contraire, parce que l'essaimage reste quand même, quoique contraint, un mode d'adaptation. Or, reste vraie la remarque de Lacan selon laquelle le critère de l'adaptation relèverait de la psychose sociale. Se demander comment faire avec l'essaimage, c'est tenter d'ouvrir une brèche dans la « psychose sociale ».

*I. M.* : Il s'agit donc que l'association soutienne cette réinvention de la psychanalyse, qui n'est autre que la cure en intension, pour la lier, comme Isabelle Morin le dit, à la forme qui convient au discours analytique. Cela met le projecteur sur la forme qui convient au discours analytique. On peut donc se demander si les associations de psychanalyse logent la psychanalyse ou les psychanalystes. Le rejet de Lacan par l'IPA\* était un indice que cette association ne pouvait pas supporter l'odeur de poudre de son enseignement. Le rapport

Turquet disait en toutes lettres que Lacan était dangereux. En somme, si une association de psychanalyse n'intègre pas la subversion de la psychanalyse, alors elle peut se recycler dans la défense du consommateur.

*P. B.* : L'IPA\* a voulu discréditer Lacan, le disqualifier comme analyste. C'est quand même intéressant de voir ce que peut faire, dans l'ordre du sadisme, une association. Ce n'est pas l'État qui l'a fait. Les psychanalystes sont les mieux placés pour assassiner la psychanalyse. Cette vérité cruelle est au cœur de la psychanalyse.

*I. M.* : On peut être impressionné par le fait qu'une association ne puisse pas supporter la contestation quand elle s'avère avoir des conséquences. Toutes les scissions ont été le fait de cette impossibilité à débattre du réel qui nous divise. Avec le recul, dans les scissions que nous avons traversées, il me semble que l'enjeu était le pouvoir, tant des personnes dans l'association que de l'association par rapport aux autres.

*P. B.* : À quoi est lié ce phénomène que tu dénonces ? On réfléchit beaucoup sur la question de la forme école. Lacan a dissout l'École freudienne de Paris, c'était je pense incontestablement sa volonté, quel que soit le rôle qu'ont pu jouer Miller ou d'autres dans la chose. S'agissait-il pour lui de refonder une nouvelle école qui aurait été débarrassée des défauts de l'École freudienne de Paris, ou bien s'agissait-il – c'est plutôt mon point de vue à l'heure actuelle – de critiquer radicalement le concept d'école – en 1980. Parce que « faire école » s'entend très bien, cela veut dire être en mesure de développer le savoir analytique et de faire, notamment par la passe, qu'il y ait de nouveaux analystes, ça c'est le « faire école » qui est incontestable. Mais l'École, en tant qu'institution qui se prétend gardienne de la doctrine, n'est-elle pas quelque chose qui fait objection à la psychanalyse elle-même ? Quand on dit « gardienne de la doctrine », on dit en même temps qu'il faut des gardiens : on voit comment on peut dans ce type d'école-institution mettre en place un *establishment* chargé de dire ce qui est vrai et ce qui est faux et de châtier ceux qui pourraient s'écarter de ce qu'on appelle dans d'autres sphères la ligne du parti.

*I. M.* : Je suis d'accord, il ne s'agit pas qu'il y ait un gardien du temple, cela impliquerait *ipso facto* que le savoir analytique est embaumé, c'est-à-dire mort.

*M.-J. S.* : Il faut ici lever une ambiguïté. Il s'est développé dans un certain nombre d'associations l'idée que leurs membres étaient quittes avec la question de l'école parce qu'ils avaient pris acte de la dissolution à partir du

moment où ils avaient distingué un groupement formel, loi 1901, d'un groupement informel, et même un groupement avec membres d'un lieu sans membres, etc. Comme si de toute façon l'École était un ensemble, vide ou plein. Il me semble que, dès « L'étourdit », Lacan a amené une conception qui allait contre l'École freudienne de Paris, quand il situe l'école comme constituée par la réponse de ses membres. Il écrit à peu près : « Il faut qu'y appelle le psychanalyste en position. » En quelque sorte, c'est la position prise par chacun pour s'expliquer avec la psychanalyse qui donne une chance au discours analytique. Il n'y a rien à décréter. C'est paradoxalement cela, cette mobilisation du discours analytique, qui va défaire la fixité qu'implique toute organisation institutionnelle. Il y a une antinomie entre le discours analytique et n'importe quelle autre modalité de regroupement des personnes, même si elles sont réunies par un intérêt commun pour la psychanalyse. Institutionnellement parlant, ce peut être pire qu'une association de pêcheurs à la ligne, toujours prête à se laisser enseigner par l'expérience...

*P. B.* : Cela me paraît très important. Parce que j'ai été membre de l'ECF\* pendant très longtemps, et que j'y ai trouvé mon compte, je peux dire, sans réserve, que ce qui m'avait beaucoup plu au départ, c'était que c'était une école, mais dans ce sens très précis : on y trouvait des psychanalystes et des psychanalysants dans un rapport associatif d'égalité. Alors que dans les sociétés antérieures, pour ne parler que de la SPP\*, c'était des sociétés de psychanalystes.

*M.-J. S.* : Il y a un élément que tu avais toi-même, Pierre, souvent souligné par le passé, c'est le fait que nous nous sommes retrouvés à l'ECF\* en réponse à l'appel de Lacan. On n'a jamais cessé de s'expliquer avec Lacan.

*I. M.* : Sans doute, et Lacan en 1964, en fondant l'EFP\*, mettait à l'épreuve son concept d'école. On remarque que trois ans plus tard, dès 1967, il critiquait déjà les effets de l'école qu'il avait fondée, ses effets imaginaires d'obsécité groupale, etc. Dans la préface de *Scilicet*, il parle d'inventer un remède de cheval pour traiter cet empire de pédantisme. Dans toute la série des textes de 1967, jusqu'à sa proposition de la procédure de la passe, il est extrêmement critique sur ce qu'il a fondé et qu'il veut réformer. Pourquoi donc les Forums s'appliquent-ils à refaire l'école de 1964 alors que Lacan lui-même en 1967 critique les effets que cela a produits ? On peut parier, sans être Cassandre, que les mêmes structures produiront les mêmes effets.

*P. B.* : Il dit explicitement qu'une association de psychanalyse ne peut fonctionner ni au discours du maître, ni au discours de l'universitaire, ni au discours de l'hystérique.

*M.-J. S.* : Ni même au discours analytique, au sens où ce dernier serait là une modalité emprisonnable, stable, parce que, comme nous l'avons déjà avancé, l'affirmation de la stabilité du discours analytique est contradictoire dans les termes.

*P. B.* : Encore que le discours analytique porte en lui-même sa capacité de désincarcération, sinon ce n'est pas le discours analytique.

*I. M.* : C'est l'impossibilité de faire un groupe analytique qui fonde le réel du groupe pour les analystes. On doit faire avec cela et c'est sans doute ce sur quoi doit porter notre confiance. Dans « L'étourdit », Lacan fait la remarque que l'Association psychanalytique internationale doit sa longévité à cette vie de groupe que lui-même avait choisi de proscrire de son école. Puis il ajoute, comme nous l'avons rappelé, que l'important, c'est qu'y appelle, à ce rempart du groupe, la position de l'analyste.

*P. B.* : Je vais dire les choses de façon peut-être trop « brut de décoffrage », mais on sait très bien qu'une association peut être articulée selon le discours du maître. On sait très bien qu'une association peut être articulée selon le discours hystérique. Certains soutiennent qu'une association peut être articulée selon le discours universitaire. Mais il faut effectivement essayer de réfléchir au fait de savoir si une association peut être articulée selon le discours analytique. Il me semble que toutes les innovations qu'a tentées Lacan, comme celles que Marie-Jean ou Isabelle ont rappelées, le cartel, *Scilicet*, la passe, vont dans un seul sens : promouvoir des formes associatives qui ne désactivent pas par avance le désir (et non le discours) de l'analyste. Cela n'est possible cependant qu'à la condition que ladite association ne fonctionne pas selon les principes ensemblistes. Qu'est-ce que cela veut dire concrètement ? Avant d'essayer de le savoir et pour répondre à une objection qu'on a souvent entendue, cela ne veut pas dire qu'on aurait l'idée qu'une association puisse s'épurer du phénomène groupal, des phénomènes d'identification groupale. Le groupe est inéliminable dans quelque association que ce soit. Mais le problème est de savoir si c'est ce fait du groupe qui va primer dans le fonctionnement, ou si c'est autre chose.

*I. M.* : C'est tout à fait la question : on peut se demander si les structures de l'association en rajoutent de ce côté-là ou si au contraire elles permettent d'aller contre ces effets. Les modalités associatives peuvent en rajouter ou empêcher ces effets.

*P. B.* : Pour donner un exemple très concret auquel je pensais, ce qui me plaisait dans l'École de la cause freudienne, c'était qu'effectivement on pouvait se considérer tous comme des écoliers, tour à tour comme des écoliers ou comme des maîtres, pourquoi pas ? Mais quand on raisonne à partir d'une perspective ensembliste, on est amené, par exemple, à avancer le concept d'« analysant d'école ». Ce concept est très dangereux parce que manifestement il repose sur l'idée que l'école est un ensemble identifiable, dont les éléments sont identifiables, à partir de quoi on peut identifier un analysant d'école et le distinguer de ce qui n'est pas un analysant d'école. Alors que, à mon avis, on est analysant ou on n'est pas analysant. Ce qui définit un analysant, c'est qu'on ne peut pas l'identifier à l'intérieur d'un ensemble institutionnel psychanalytique. C'est ce qui caractérise un analysant. En fait, cet analysant d'école, sous un nom qui effectivement sonne assez bien, me semble être la même chose que ce syntagme détestable qui circulait officieusement dans l'ECF\*, à savoir les « analysants institutionnels ».

*M.-J. S.* : Peut-être un antécédent se trouvait-il chez Lacan du côté du non-analyste, ce fameux « non-analyste en fonction », sachant que « non-analyste ne signifiait pas non-analysé » : mettre l'analysant en fonction à la place du maître. Il me semble, pour aller dans votre sens, que sinon toutes, du moins beaucoup des associations aujourd'hui fonctionnent avec la même organisation : il y a une masse de personnes qui les fréquentent et qui constituent une zone d'influence, que quelquefois on essaie d'organiser – on va appeler ça, alors, ici les « forums », là l'Association de la Cause freudienne. Et il y a une zone plus étroite qui est l'école, et au sein de l'école, il y a une zone encore plus étroite qui est celle des analystes « patentés » : les analystes de l'École (AE\*) ou les analystes membres de l'École (AME\*). Compte tenu du primat donné à l'institutionnel sur le discours analytique, les signifiants empruntés à Lacan (AE\*, AME\*) ne suffisent pas à créer une véritable différence avec la structure hiérarchique de l'Association psychanalytique internationale dont il moquait l'organisation en son temps : on se souvient des Béatitudes, Suffisances et autres Petits Souliers qu'il moque dans « Situation de la psychanalyse en 1956 ». On obtient, par ces procédés ensemblistes, une espèce de pyramidation et de concentricité, qui fait que, bien sûr, le monde se restreint à la partie la plus centrale, tandis que l'on chasse en réalité le monde de l'espace ainsi fabriqué. C'est assez drôle, ce mouvement centripète qui revient à réduire le monde aux quelques psychanalystes identifiés et à ceux que draine leur transfert. L'indistinction qui en résulte entre certaines associations lacaniennes et l'IPA\* est si patente aujourd'hui que lesdites associations se retrouvent partager la même demande de réglementation de la psychanalyse par l'État : puisqu'elles

prétendent réussir à la contenir et à la contrôler elles-mêmes, leur ligne de résistance a cédé : l'État peut contrôler leur contrôle... Nous mesurons mais a *contrario* ce que devrait être leur fonction de résistance, de base de repli, comme le souhaitait Lacan. Dernier point, prendre au sérieux ce que Pierre Bruno dit de l'analysant et ce qu'Isabelle Morin avance de l'École implique qu'une École se définit par le fait même que ceux qui la composent y sont en position d'analysants.

*I. M.* : Effectivement, c'est en tant qu'analysants que nous travaillons dans une association.

*M.-J. S.* : Je reviens sur le fait que la position d'analyste est réduite au principe de l'École à quelque chose d'appelant, et nous y répondons comme analysant. Même si nous sommes à l'origine du fait associatif, nous ne sommes pas dispensés d'y répondre : c'est même cela « fonder ». Cette place de l'appelant, de l'analyste, est sans doute à préciser. L'analysant subvertit, au point que je me dis que si la psychanalyse existait, peut-être irait-elle jusqu'à dissoudre les frontières les plus rigides des associations de psychanalyse : et de fait, on a quelquefois l'impression, dans les réseaux associatifs qui tout d'un coup apparaissent, qu'il y a quelque chose de cela qui s'ébauche.

*P. B.* : Et nous-mêmes, dans l'APJL\*, nous avons indiqué sous ce signifiant « supplémentaire », de façon très explicite, le fait que notre association pouvait accueillir des collègues qui appartenaient à d'autres associations, ce qui est un aspect du supplémentaire, l'autre étant que, dans le processus de la passe, nous faisons appel, de façon systématique, à des collègues qui ne font pas partie de notre association, justement pour arriver à sortir de cette logique ensembliste qui nous paraît mortelle pour la psychanalyse.

*M.-J. S.* : Peut-être pourrait-on dire là un mot de la « politique » concernant la passe et la nomination des analystes.

*I. M.* : Je voudrais préciser sur quoi portait ma remarque. Je ne parlais pas de faire l'analyste dans l'association, au contraire, il s'agit d'y être en tant qu'analysant. On est en position d'analyste avec un analysant qui nous demande une analyse. Mais quand, dans le travail entre collègues, certains problèmes se déchaînent pouvant aller jusqu'à l'obscénité groupale dont parlait Lacan, il me semble que la seule façon d'y répondre, c'est en étant à une place d'analyste, à ne pas confondre avec faire l'analyste.

*P. B.* : Je suis d'accord. Je me souviens qu'il y a assez longtemps, avant l'ECF\*, je trouvais détestable le fait que certains collègues se conduisaient un peu à l'extérieur, dans les groupes de travail, etc., en faisant l'analyste. Mais ce que je n'avais pas compris, c'est qu'ils se conduisaient non pas comme des analystes, mais comme des caricatures d'analystes, comme des polichinelles analytiques. La position d'analyste, au contraire, consiste à ne pas faire valoir sa vérité de sujet pour couvrir les saloperies qu'on fait à l'autre. Tenir cette position, c'est ne pas faire payer sa jouissance, le prix de sa jouissance, qui n'est jamais complètement réductible, à l'autre. Et cette position-là, effectivement, je suis absolument d'accord, il faut la tenir, y compris en dehors de la séance, de la cure analytique elle-même, à l'égard des collègues, et de tout un chacun. Je résume comme cela la « marque » de l'analyste : puisque Dieu n'existe pas, arrêtons de déconner.

*M.-J. S.* : Peut-être pouvons-nous corréliser cela à la conception que nous nous donnons de la passe, qui est de ne pas fabriquer des AE\* dont l'association puisse jouir. Je vais essayer de le dire comme ça, pour avancer la question : nommer des gens dont nous pensons qu'ils puissent ne pas jouir de leurs collègues, ni se laisser jouir par eux.

*I. M.* : Pour vérifier si l'analyse a pu conduire le passant à cette position-là.

*P. B.* : D'une façon générale, je crois que nous pouvons dire que nous ne jouissons pas de notre association, mais en même temps, dans cette association, nous nous sentons très libres, très à l'aise et très heureux d'y travailler. Est-ce contradictoire ?

*M.-J. S.* : Quelquefois, nous avons l'impression que nous pourrions faire mieux, c'est terrible, sans savoir quelle est notre part de responsabilité ni celle que nous devrions mettre en jeu pour que les « choses » bougent.

*I. M.* : Je peux témoigner du fait que je ne me suis pas ennuyée une seule fois à une réunion depuis que nous sommes à l'APJL\*. Cela tient sans doute au pari de penser le travail dans l'association à partir du désir de l'analyste, c'est-à-dire de se laisser orienter dans le travail au sein de l'association par ce même désir qui anime l'analyste dans son acte. Nous avons parié que ce désir devait être au poste de commande de l'association. L'association est organisée non pas par un *leader* qui dirigerait de sa main de fer ou de velours, mais par le désir qui nous oriente dans la psychanalyse. Cela a des conséquences très concrètes au niveau de la façon de travailler et d'organiser ou de proposer des projets. On nous a quelquefois traités d'idéalistes, et pourtant, après coup, il me semble

que refuser ce pari serait un démenti de la psychanalyse elle-même. Je ne sais pas si nous serons à la hauteur de ce pari, mais il me semble que les membres veilleront à modifier en permanence ce qui n'ira pas dans ce sens.

*P. B.* : Cela résume l'opposition qu'on pose entre association et institution. Cela veut dire que l'association est ce qui soutient le désir de l'analyste, et que l'institution est ce qui remplace le désir de l'analyste par une prothèse – ce qui est la fonction d'une institution.

*I. M.* : C'est une distinction très éclairante. En même temps, si l'association soutient le désir de l'analyste, elle est aussi soutenue par le désir de l'analyste.

*M.-J. S.* : Cela me remet en mémoire un argument que j'avais avancé dans les débats sur cette question de l'idéalisation, qui consistait à dire : persister dans la psychanalyse bien qu'elle soit impossible doit-il nous conduire à y renoncer pour la psychothérapie ? Apparemment, au moins officiellement, les psychanalystes prétendent bien dans leur ensemble viser à conduire des cures analytiques et non des traitements psychothérapeutiques. Je me souviens d'une objection au moment de la crise de l'Association mondiale de psychanalyse qui, tout en partageant la conviction qu'il fallait changer le mode de fonctionnement, protestait qu'aucune association n'a jamais fonctionné « au discours analytique », voulant dire par là qu'il faudra bien se contenter du maître, de l'universitaire ou de l'hystérique : comment mieux dire la résistance à la psychanalyse de la part des psychanalystes ?

*Psychanalyse : Il y a donc crise dans la psychanalyse ?*

*M.-J. S.* : Oui... Spontanément, trois ordres de phénomènes me viennent à l'esprit. Je ne suis pas sûr qu'ils résument l'ensemble des questions qui se posent.

Je prends le premier dans l'actualité, à propos de « l'affaire » Accoyer-Giraud-Mattéi-Dubernard et la suite. Elle démontre que, de toute façon, les psychanalystes n'ont pas été capables dans « leur ensemble » de faire entendre ce qu'est la psychanalyse dans le champ social : d'une part, l'Assemblée nationale à l'unanimité a pu prendre une position initiale problématique ; d'autre part, sous le prétexte de défendre la psychanalyse et pour des raisons diverses étrangères à elle, on en vient à soutenir que la frontière avec les psychothérapies n'est pas essentielle, ne relève pas du discours analytique ! Il y a là un amalgame d'éléments dont nous pourrions faire l'inventaire pour le démontrer. J'indique seulement l'effet comique produit ici par la chute du gouvernement Raffarin II que personne n'a su prévoir. Cette contingence électorale

démontre qu'il n'y avait aucune raison d'anticiper la réglementation de la psychanalyse voulue par les pouvoirs publics au prétexte qu'elle était inévitable ! Les négociateurs ont construit un piège dont nous nous serions bien passés aujourd'hui.

Le deuxième ordre de phénomènes – que j'évoquerai sur le même mode spontané – est le sentiment que les psychanalystes ne sont peut-être pas « à la hauteur » du lien social contemporain. Ils donnent globalement l'impression de continuer à parler des patients sinon de Freud, du moins de son temps et de ses contemporains : un peu comme si la situation sur le plan du lien social n'avait pas changé, comme si l'économie psychique devait être intangible. Du coup, nous avons la désagréable impression que tout ce qui se publie n'est jamais qu'une exploration de « quelque chose » qui a déjà été dit.

Le troisième ordre de phénomènes est le corrélat du point précédent. Il se situe sur le plan clinique : nous n'y découvrons pas grand-chose de nouveau, ce qui est un euphémisme ! Sans doute, comme pour les trois mousquetaires, pourrions-nous ajouter un quatrième ordre de phénomènes sur lequel nous aurons à revenir : la difficulté des psychanalystes à penser un type d'association, d'organisation, qui pourrait convenir à la psychanalyse, à même, alors, de soutenir *a fortiori* sa présence dans le monde. Sur ces divers plans, je me dis qu'il y a un problème, et que ce problème n'est pas simplement pour la psychanalyse : pour le dire abruptement, s'il y a du lien social, c'est parce qu'il y a aussi du lien social analytique.

*I. M.* : Je suis en accord avec les quatre points que Marie-Jean Sauret propose. J'insisterai pour ma part plus particulièrement sur le troisième, qui concerne le manque de débat, théorique et scientifique, parce que, finalement, c'est l'avenir de la psychanalyse qui est en jeu à partir de la relance du débat théorique. Il y a des débats dans chaque association, je le suppose tout au moins, mais ils sont éclatés et il n'y a plus de grands débats de fond entre psychanalystes de différentes communautés de travail, qui permettraient de renouveler la psychanalyse, comme il y en a eu du temps de Freud ou après Freud et les postfreudiens, comme le débat sur le phallus ou celui sur la pulsion de mort. C'est ce que faisait remarquer Pierre Bruno dans l'introduction de son livre *La passe*. Pourtant, de nombreuses questions, en particulier cliniques, restent en chantier. Peut-on donc attraper la crise de la psychanalyse par ce biais-là ?

*P. B.* : C'est le point auquel je suis moi aussi le plus sensible. Il y a dans la psychanalyse aujourd'hui une crise du savoir psychanalytique, dans la mesure où ce dernier, tout en revendiquant les règles d'élaboration du savoir scientifique, est un savoir déplacé, y compris par rapport au savoir scientifique, et encore

plus spécifique par rapport à l'ensemble de tous les savoirs qui sont d'ordre cumulatif. Je me fais finalement une remarque depuis peu, depuis que l'Association de psychanalyse Jacques Lacan existe : on peut constater que, vingt ans après la mort de Freud, ce qui nous amène disons dans les années 1960, il y avait un certain nombre de théoriciens de la psychanalyse qui, quelle que soit l'appréciation qu'on peut porter aujourd'hui sur leurs œuvres, y compris critique sur certains points, n'ont pas simplement répété les énoncés freudiens. On peut citer quelques noms bien sûr, de Balint à Winnicott. On peut notamment insister sur le fait que Lacan a reconnu Winnicott comme étant le précurseur de l'invention de l'objet *a* avec l'objet transitionnel. Or, Lacan, à juste titre, a stigmatisé le postfreudisme. Qu'aurait-il dit du postlacanisme ? Vingt ans après la mort de Lacan, on a l'impression qu'il n'y a pas de psychanalystes en mesure de faire autre chose que de répéter les énoncés lacaniens, ce qui est forcément les restreindre, parce qu'on ne peut pas s'en tenir à répéter sans restreindre, voire sans déformer. On a donc d'un côté ceux que j'appellerai volontiers des épistémologues, qui font une lecture de Lacan qui peut être éclairante mais qui est quand même toujours à côté de l'axe psychanalytique lui-même, puisqu'il ne s'agit pas d'inventer mais simplement de commenter, et d'un autre côté les idéologues, qui construisent une doxa de façon plus ou moins intelligente et plus ou moins congruente avec l'expérience, mais là aussi c'est une impasse parce qu'on attend autre chose des psychanalystes. Par exemple, le symptôme marque-t-il ou masque-t-il l'inexistence du rapport sexuel ? Pour ma part, je considère comme vraie la première proposition. Or, aucun débat n'a lieu, comme s'il était indifférent aux psychanalystes que la Terre soit plate ou sphérique, immobile ou en mouvement, etc.

*I. M.* : C'est vrai, c'est pour cela qu'il y a sans doute un pari fondamental à faire pour la psychanalyse, et il n'est pas sûr que chacun le fasse. Il est très simple, il consiste à faire confiance aux conséquences d'une analyse pour s'orienter dans cette difficile question de la politique de la psychanalyse. Une politique pour la psychanalyse serait un envers de la politique. En effet, à la condition préalable de ne pas confondre le désir qui active le désir avec le *marketing* qui simule l'activité désirante ou avec une religion libertaire, à cette condition donc, il y a un pari assez crucial qui porte sur les émergences nouvelles à la fin d'une analyse. Ce pari-là, qui est congruent avec celui de la passe, consiste à penser que l'expérience va modifier irrémédiablement quelque chose pour le sujet dans son rapport au désir, à ses engagements, et bien sûr à la psychanalyse. Si on fait confiance à cela, on n'a pas peur de ceux qui sont « passés ». On a confiance dans la capacité de subversion qu'ils vont amener dans l'association analytique. Lacan proposait que l'AE\* soit l'analyste de son expérience

mais aussi de l'expérience de l'École. Ce qui veut dire tout simplement qu'une analyse a des effets de subversion et que le renouvellement de la psychanalyse passera par un renouvellement du lien social entre analystes. À l'ECF\*, il y avait une grande méfiance à l'égard des AE\* qui étaient considérés comme subversifs parce qu'ils n'étaient pas dans l'obéissance inconditionnelle. C'est ce qui me permet de conclure qu'il y avait une grande méfiance dans les conséquences de l'analyse et de la passe. Cette position s'apparentait à un démenti qui porte sur l'analyse elle-même.

M.-J. S. : Sur ce point-là, paradoxalement, je pense qu'à l'ECF\*, la passe, au début, a fonctionné. Elle a été mise en place en deux temps. Au départ, la question de la confiance en la passe, j'en ai l'impression, ne se posait pas du tout. La passe s'est vite institutionnalisée. D'ailleurs, ce qui a fait son succès, c'est que les personnes qui étaient au pouvoir dans l'ECF\* n'en attendaient rien. Le résultat, c'est que cela a plutôt fonctionné comme une sorte de bombe à déflagration, mais à retardement. Les structures de l'AMP\* sont apparues être une outre qui ne convenait pas au vin nouveau, en quelque sorte. J'ai plutôt cette impression-là. À partir de là, second temps, on a essayé de modifier les choses : hélas, non pas pour rendre l'Association perméable à la passe, ce qui aurait donné sa chance à l'École, mais pour rendre l'institution étanche à ce que l'expérience exigeait de renouvellement ; en un sens, l'École au sens strict était alors mise à mort. Paradoxalement, c'est vrai que les Forums pouvaient naître sur la base d'une épreuve qui n'était pas si négative que cela : il s'agissait de prendre acte qu'il y a quelque chose qui ne se laisse pas enfermer dans une institution. Mais le problème, première remarque, c'est que les Forums se sont pensés comme la nouvelle outre, celle qui réussirait grâce à la démocratie là où une certaine orientation politique maoïste, je ne sais pas comment il faut dire, avait échoué. La deuxième remarque porte sur le marché. Je suis frappé parce que je me rappelle très bien une interprétation dans ces termes de Lacan parlant de la psychanalyse comme « devant faire prime sur le marché », qui avait été traduite, sans que cela ait l'air de choquer quiconque, comme : il faut que la psychanalyse soit le premier objet du marché. Nous voyons en effet aujourd'hui que c'est bien devenir la *prima inter pares* à quoi la « psychanalyse officielle » prétend avec les psychothérapies. Du coup, on a l'impression que l'AMP\* s'est structurée comme une sorte de multinationale du concept psychanalytique, mais que les Forums en sont jaloux. Or, j'ai toujours compris le « faire prime sur le marché » comme « il y a quelque chose dans la psychanalyse qui prime sur le marché », qui fait objection au marché, qui redonne une chance au sujet. Pour nous, cela pose une question, parce que nous ne pouvons pas nous contenter de notre échec sur le marché au sens où les autres

l'entendent : nous ne sommes pas quittes avec cela. Cela veut dire qu'il faut vraiment réussir à mettre le grain de sable qui redonne sa chance au désir contre cette soumission de la psychanalyse au discours capitaliste.

*P. B.* : Je suis d'accord. Il y a deux choses, me semble-t-il. Les projets de réglementation de la psychanalyse par l'État posaient le problème de ce qui faisait qu'on pouvait parler d'un psychanalyste. Or, toutes les associations de psychanalyse, y compris celles qui ne sont pas lacaniennes, posent ce problème sous la forme de la question : comment passe-t-on de la position d'analysant à la position d'analyste ? C'est vrai y compris pour la SPP\*. Lacan a donné à ce problème à la fois une forme théorique et une forme pratique en inventant la procédure de la passe, mais c'est un problème qui était latent et qui reste décisif dans toutes les associations. Or, lorsque le débat public s'engage sur ces questions-là, très peu de psychanalystes posent ce problème de la passe. On va même jusqu'à se moquer de ceux qui le posent comme étant des idéalistes, ce qui montre bien que, finalement, il y a un quant-à-soi sur la passe. Malgré les déclarations tonitruantes, on considère la passe comme une affaire sans trop d'importance pour la psychanalyse.

*M.-J. S.* : Ou en tout cas réservée aux écoles. Une anecdote : il y a quelque temps, dans un débat consacré au lien social, au moment où nous avons abordé des questions touchant à la transmission de la psychanalyse, le président de la table ronde m'a dit à l'oreille : « Arrêtez de parler de cela, c'est réservé aux écoles de psychanalyse » !

*I. M.* : L'idée étant que le grand public ne peut pas saisir ce qu'est la passe. Alors que nous pouvons faire le pari inverse et proposer de rendre compte de ce qu'est la passe, concrètement : la procédure, son objectif, ce qu'elle vise et pourquoi Lacan l'a inventée. Je suppose que ceux qui s'intéressent à ces questions sont tout à fait capables de saisir l'enjeu. C'était la seule réponse qu'on aurait pu apporter dans le débat et aucun des analystes qui se sont exprimés dans la presse ou à la radio n'en a parlé... C'est quand même assez sidérant.

*P. B.* : C'est vrai que pour des raisons qu'il faut justement analyser, la passe n'a pas pris dans le processus de formation des analystes l'ampleur qu'on aurait pu espérer lui voir prendre. Il faut donc essayer d'analyser ces raisons pour lesquelles la passe rencontre tellement de difficultés pour prendre cette fonction-là, mais il est clair quand même que la passe pose le problème de savoir comment un analysant peut s'autoriser en tant qu'analyste, dans le processus même de la cure. Quelque chose se passe dans le processus même, une coupure entre un avant et un après qui est à évaluer par ce dispositif de la passe,

et on ne voit pas qu'il y ait d'autre moyen de répondre à la question... Ou plutôt, l'autre moyen, c'est l'idée que défend monsieur Vasseur, membre de la SPP\*, à savoir que ce n'est pas l'expérience psychanalytique qui est formatrice, mais que ce sont les sociétés de psychanalyse. Le pire est qu'il ne se rend pas compte qu'il contredit ainsi un des axiomes fondamentaux de Freud. J'ajoute enfin que la passe ne vise pas à décerner un diplôme qui permettrait de dire : « Un tel est psychanalyse, un tel, non », mais se conclut par un jugement qui porte sur la valeur probante ou non du témoignage concernant le passage à l'analyste du passant. Le choix aberrant de devenir analyste a-t-il eu lieu ou non ? Ce n'est pas une affaire de didactique.

*I. M.* : Oui, et, faute de s'expliquer sur la passe, ce qu'on a entendu ou lu dans les médias portait sur une mauvaise interprétation liée à la vulgarisation de la fameuse phrase de Lacan : « L'analyste ne s'autorise que de lui-même. » C'est de notre faute, parce qu'il y avait à s'expliquer sur la passe.

*M.-J. S.* : L'issue de la crise est précisément du côté de la passe. Si la psychanalyse prend au sérieux cette question de sa propre transmission, l'issue à la crise de la psychanalyse est liée sur le fond à la présence aujourd'hui de la passe et à son destin dans la psychanalyse.

*I. M.* : Sortir de la crise de la psychanalyse vise-t-il le débat entre analystes ou le débat avec la société civile et la place de la psychanalyse dans notre monde ? Du côté de la société civile, la difficulté, c'est la confrontation entre deux discours : le discours de l'État, qui veut évaluer, objectiver, accréditer, et le discours de l'analyste. Ces deux discours ne peuvent pas se rencontrer en tant que discours. Les psychanalystes ont à s'expliquer avec ce qu'ils font, en particulier sur le transfert, et à rendre compte de ce qui échappe, de structure, à toute évaluation. Le réel échappe à l'évaluation, on ne peut l'attraper que par le trauma. Dans les débats très éclatés qui ont eu lieu récemment, des analysants sont intervenus de façon très pertinente, en disant que la psychanalyse était le seul espace de liberté qu'il leur restait pour loger leur souffrance subjective et qu'on n'allait pas leur enlever ça ! On peut regretter que la place de la psychanalyse dans le monde actuel ne fasse pas davantage débat public. Comment les dires des psychanalystes peuvent-ils toucher l'autre, par quelle grâce ? C'est compliqué. Il y a là un point qui est lié à la singularité de ce qui est en jeu. C'est sans doute ce qui faisait dire à Lacan que les psychanalystes étaient les savants d'un savoir dont ils ne pouvaient pas s'entretenir. Je ne sais pas comment on peut traiter cela.

*M.-J. S.* : Il y a certes une possibilité d'évaluation si ce qu'on veut évaluer, c'est la qualité du bien-être, la modification du symptôme et la réussite sociale en fonction du nombre d'années d'analyse. Cela a déjà été fait historiquement. Mais nous savons bien que cela n'évalue pas la psychanalyse.

*P. B.* : Pour faire le lien avec ce que disait tout à l'heure Marie-Jean Sauret sur l'évaluation, il me semble qu'après Lacan, on pourrait dire les choses de façon différente, mais sans qu'on rompe pour autant avec la filiation freudienne, à savoir qu'il y a d'une part un déplacement du sujet par rapport au savoir, c'est-à-dire le renoncement à une conception cumulative du savoir, d'autre part une véritable mutation de la relation à l'autre (avec un petit a, pas le grand Autre), dans le sens de reconnaître ce qui fait l'étrangeté, ou l'étrangèreté, si ce terme existe, de l'autre. Je dis cela parce que, finalement, pendant assez longtemps, l'humanisme a consisté à dire qu'il fallait considérer tous les hommes comme nos semblables. Sans doute était-ce une étape nécessaire, mais ce que la psychanalyse nous apprend, c'est à reconnaître l'autre justement dans sa différence foncière et dans le fait qu'il y a quelque chose chez l'autre qui ne peut pas être compris, qui est radicalement incompris.

Enfin, par rapport au symptôme, on peut dire qu'il s'agit à la fin d'une analyse non pas que le sujet se sépare de son symptôme mais au contraire qu'il s'y retrouve. Parce que le symptôme est toujours la marque du réel, c'est-à-dire la marque du fait que la sexualité n'est jamais la reconstitution de la bête à deux dos dont parlait Aristophane. À ce propos, je voudrais ajouter un mot sur la question des psychothérapies, parce que nous avons insisté sur la question de la passe par rapport à la question de la formation des psychanalystes. Or, quand on parle de la passe, une objection nous est faite que, en somme, nous parlerions en spécialistes et nous laisserions de côté la question de la souffrance sociale, de la souffrance subjective, etc., et ça, il ne faudrait pas que la psychanalyse s'en désintéresse, sous peine de devenir une sorte de pratique élitiste. Et c'est justement par rapport à cette question-là qu'il est nécessaire d'insister sur le fait que la psychanalyse propose une autre voie que la psychothérapie, c'est-à-dire non pas le retour à un bien-être antérieur qui est mythique, mais le fait de pouvoir permettre au sujet, comme je le disais à l'instant, mais on peut le dire autrement, de se retrouver dans son symptôme et non pas de vouloir l'éradiquer. Parce que c'est cela qui permet à quelqu'un de trouver « un lieu pour vivre », comme disait Maud Mannoni.

*I. M.* : Nous avons tous remarqué, en écoutant les témoignages de passe, que le premier effet d'une psychanalyse est thérapeutique, au moins au sens d'un soulagement de la souffrance subjective.

*M.-J. S.* : Justement, cela permet de reprendre le constat de la crise de la psychanalyse, un petit peu autrement et à deux niveaux. À un premier niveau, une façon de se situer par rapport à la psychothérapie – que nous pouvons observer autour de nous – est finalement défensive : comme si la question de la psychothérapie était gênante, alors même que, si le symptôme est bien la solution inventée par un sujet, névrosé ou psychotique, pour loger sa singularité dans un vivre-ensemble qui fasse une place à l'autre, alors on devrait au contraire revendiquer la solution de la psychanalyse presque comme la seule qu'il faille soutenir concernant le « sort » du symptôme qui se confond ici avec sa fonction. Et, à un second niveau, nous voyons bien l'échec de la psychanalyse très concrètement dans la façon de traiter les altérités dans notre société. C'est peut-être à la limite de notre propos, mais la question du voile « musulman », qui a agité la société française jusqu'à l'adoption de la loi, est sans doute, dans certains cas, en effet, la marque d'une montée des communautarismes : comme si les personnes essayaient de traiter la question du vivre-ensemble en éloignant l'altérité, en se retrouvant entre semblables, c'est-à-dire en masquant littéralement le fait que, s'ils se tournaient vers leurs semblables, ils seraient incapables de répondre à la question de ce qui les distingue les uns des autres. Il est plus facile d'affirmer sa différence en l'occurrence avec les non-musulmans qu'entre musulmans, d'ailleurs sans bien percevoir que ce qui est érigé en signe différentiel évite de vérifier de quoi est faite la différence qu'il représente. Bref, d'une façon ou d'une autre, la singularité passe à la trappe. À mon sens, nous sommes dans une époque comparable à celle que Hannah Arendt critique, quand elle dit que ce qui caractérise la montée des totalitarismes, c'est justement l'éradication de la singularité, c'est-à-dire du symptôme.

*P. B.* : Ce que Hannah Arendt appelle la massification, thème avec lequel elle dénonce aussi bien le stalinisme que le nazisme.

*I. M.* : On peut ajouter dans la série le capitalisme.

*M.-J. S.* : Là, du coup, la crise de la psychanalyse apparaît pour ce qu'elle est : une crise politique...

*P. B.* : Historique.

*M.-J. S.* : Oui, c'est une crise historique. En creux, nous mesurons combien Lacan a raison quand il affirme que tous les discours sont des discours de pouvoir (discours du maître, discours hystérique, discours universitaire) qui tendent à se crispier sur des couples (le maître et l'esclave, l'hystérique et son

maître châtre, le professeur et son élève). Il souligne que la psychanalyse est ce qui vient défaire ces couples stabilisés, ce qui vient à la fois rappeler l'exigence du dire qui fonde chaque lien social, cette nécessité pour chacun de faire avec cette singularité, et relancer, du coup, la ronde des discours, c'est-à-dire la chance de ne pas rester enfermé dans l'un d'entre eux.

P. B. : Sans doute, pour y parvenir, faudra-t-il revenir sur le statut de la psychanalyse au regard de la science. C'est un immense chantier, mais on peut déjà faire remarquer que la science n'est pas la technique et que, somme toute, décoller de la Terre comme décoller d'une phobie impliquent une science – une technique, tout au plus, peut farder une phobie...

### **Dates évoquées :**

*16-20 juillet 1996* : IX<sup>e</sup> rencontre internationale du Champ freudien à Buenos Aires et assemblée générale de l'Association mondiale de psychanalyse (AMP\*) : la crise autour de la pratique et de la conception de la passe à l'ECF\* devient publique.

*Septembre 1996 à juillet 1997* : Collège de la passe (réunion de tous les acteurs de la procédure de la passe, secrétariat, cartels, AE\*, pour l'exercice écoulé).

*29 juin 1997* : Journée des AE\* de l'ECF\* (tous ceux de l'AMP\* y étaient de fait conviés) à Bruxelles. Pierre Bruno est convié à y débattre sa théorie du père réel dans la mise en scène d'une sorte de tournoi féodal, non pas avec Jacques-Alain Miller, mais avec Esthela Solano.

*21-22 juillet 1998* : Premier congrès de l'AMP\*, suivi de l'assemblée générale de l'AMP\* : le conflit à la fois théorique, institutionnel et (parfois) personnel entre Jacques-Alain Miller et quelques autres débouche sur un vote par lequel, fait inimaginable jusque-là, 22 % des membres désavouent la politique du délégué général de l'AMP\*.

*6 septembre 1998* : Création de l'Association « Freud avec Lacan », dont le siège social est à Toulouse, et dont la dissolution est par avance fixée à septembre 1999.

*Septembre 1999* : Appel pour la création des Forums du champ lacanien (l'Internationale des Forums du champ lacanien est créée en novembre 1999).

*Décembre 2001* : Création, au moyen d'un processus électif, de l'École des forums du champ lacanien.

26 janvier 2002 : Pierre Bruno, Isabelle Morin et Marie-Jean Sauret fondent l'Association de psychanalyse Jacques Lacan.

### **Sigles rencontrés**

**ECF** : École de la Cause freudienne, créée par quelques ex de l'EFP (1981) et adoptée par Jacques Lacan.

**AMP** : Association mondiale de psychanalyse, instituée en janvier 1992 par Jacques-Alain Miller pour regrouper les écoles créées par ce dernier.

**APJL** : Association de psychanalyse Jacques Lacan, fondée le 26 janvier 2002.

**EPCL** : École de psychanalyse du champ lacanien.

**ACF** : Association de la Cause freudienne ; une fois dissoute l'EFP\*, J. Lacan crée l'Association de la Cause freudienne pour regrouper ses élèves sans institutionnaliser une autre école ; après la création de l'École de la Cause freudienne, J.-A. Miller réveille l'ACF pour réunir tous ceux qui travaillent autour de l'École de la Cause freudienne sans désormais être obligé de les accueillir dans cette dernière ; cette association est divisée en sections régionales dont l'Association de la Cause freudienne de Toulouse Midi-Pyrénées (ACF-TMP).

**IPA** : Association internationale de psychanalyse, association dont S. Ferenczi prend l'initiative en 1910 pour réunir les praticiens de la psychanalyse.

**SPP** : La Société psychanalytique de Paris est la plus ancienne association française (1926), appartenant à l'IPA, donc ; en désaccord sur la formation du psychanalyste, plusieurs de ses membres créent la Société française de psychanalyse (SFP) en 1953, rejointe par Lacan, alors président de la SPP. La SFP regagnera le sein de l'IPA en échange, entre autres, de l'« excommunication » de Lacan (1964) et sous le nom d'Association psychanalytique de France (APF) en 1965.

**EFP** : École freudienne de Paris, fondée (1964) et dissoute (1980) par Jacques Lacan.

**AE** : Analyste de l'École, nomination inventée par Lacan et décernée à titre temporaire par le jury de la passe à celui dont il agréé le témoignage sur la raison (désir de l'analyste) de son passage à l'analyste.

**AME** : Analyste membre de l'École, titre choisi, non sans ironie (« âme »), par Lacan et attribué par l'École à ceux de ses membres dont elle estime que le travail et la pratique sont conformes à son enseignement... qui implique que ces derniers sachent que rien ne garantit leur existence comme psychanalyste !

